

KRISTIN HANNAH
LE CHANT
DES
OUBLIÉES

ROMAN



CHARLESTON

KRISTIN HANNAH

LE CHANT DES OUBLIÉES

Californie, 1966.

« Les femmes aussi peuvent être des héros. »

Élevée au sein d'une communauté privilégiée et patriote, Frankie McGrath, élève infirmière de 20 ans, a toujours su que son destin serait d'embrasser les rôles d'épouse et de mère, laissant à son frère la gloire et les honneurs. Mais alors que la guerre bat son plein au Vietnam, elle décide de rejoindre le corps des infirmières de l'armée. Lorsqu'elle arrive à l'hôpital militaire de Saïgon, Frankie est submergée par l'horreur de la guerre, les corps mutilés, la peur et la mort omniprésente. Au cœur de cette jungle intraitable, chaque jour est une lutte pour la survie... dont elle reviendra transformée à jamais.

Hélas, pour Frankie et ses amies la guerre ne s'achève pas au retour à la maison : dans une Amérique divisée qui ne reconnaît ni leur courage ni leurs traumatismes, le combat ne fait que commencer...

Kristin Hannah signe un roman bouleversant d'humanité et rend hommage aux femmes qui se sont engagées dans la guerre du Vietnam, héroïnes longtemps oubliées de l'histoire américaine.

**« L'UNE DES PLUS GRANDES ROMANCIÈRES
DE NOTRE ÉPOQUE. »**

**Delia Owens, autrice du best-seller
Là où chantent les écrevisses**

**« UN HOMMAGE PASSIONNÉ À L'HÉROÏSME
DE MILLIERS DE PERSONNES
AINSI QU'UN HYMNE À LA SOLIDARITÉ FÉMININE. »**

The Times

Traduit de l'anglais par Matthieu Farcot

ISBN : 978-2-38529-287-4

22,90 € Prix TTC France



9 782385 292874

Rayon : Littérature étrangère
Illustration : Shutterstock,
Getty Images, EyeEm Images
Design : Constance Clavel,
MacMillan UK



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE CHANT
DES OUBLIÉES

Titre original : *The Women*

Copyright © Kristin Hannah, 2024

Première édition en langue anglaise par St. Martin's Press, New York

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par © Matthieu Farcot, 2025

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-287-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kristin Hannah

LE CHANT
DES OUBLIÉES

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Matthieu Farcot*


CHARLESTON

Ce roman est dédié aux femmes courageuses qui ont servi au Vietnam. Celles-ci, en majorité infirmières et pour beaucoup nourries aux histoires familiales d'actes héroïques durant la Seconde Guerre mondiale, racontées avec fierté dans leur famille, ont entendu l'appel aux armes de leur pays et sont parties à la guerre. Dans de trop nombreux cas, elles sont ensuite rentrées dans un pays qui se moquait des services qu'elles avaient rendus, dans un monde qui ne voulait pas entendre parler de leur vécu. Les difficultés qu'elles ont rencontrées après la guerre et leurs histoires furent trop souvent oubliées ou marginalisées. Je suis fier d'avoir ici l'opportunité de mettre en lumière leur force, leur résilience et leur cran.

Et à tous les anciens combattants, prisonniers de guerre, soldats disparus et à leurs familles, qui ont fait tant de sacrifices.

Enfin, aux professionnels de la santé qui ont lutté contre la pandémie et ont tant donné d'eux-mêmes pour aider les autres.

Merci

PARTIE 1

*Cette guerre a tant creusé le fossé des générations
qu'elle menace de déchirer le pays.*

Frank Church,
sénateur des États-Unis de 1957 à 1981

Île de Coronado, Californie

Mai 1966

LE DOMAINE DES MCGRATH était un monde à part, protégé et caché derrière son mur d'enceinte et ses portails. En cette heure de crépuscule, les fenêtres à meneaux de la bâtisse style Tudor luisaient comme des pierres précieuses au milieu du luxuriant parc paysager. Les feuilles des hauts palmiers se balançaient, des bougies flottaient à la surface de la piscine et des lanternes pendaient aux branches d'un grand chêne de Californie. Des serveurs vêtus de noir passaient parmi la foule d'élégants convives avec des plateaux d'argent chargés de coupes de champagne, tandis que, un peu à l'écart, un trio de jazz jouait doucement.

Frances Grace McGrath, âgée de vingt ans, savait ce qu'on attendait d'elle ce soir-là : qu'elle se comporte en parfaite jeune fille de bonne famille, souriante et

sereine. Toute émotion importune devait être contenue et dissimulée, réprimée en silence. L'éducation que Frankie avait reçue, que ce soit à la maison, à l'église ou à l'école de filles Sainte-Bernadette, avait instillé en elle un sens rigoureux des convenances. Les troubles qui agitaient actuellement le pays, la colère qui éclatait dans les rues des villes et sur les campus universitaires, tout cela constituait un monde distant et étranger pour elle, aussi incompréhensible que le conflit qui se déroulait dans ce lointain pays qu'était le Vietnam.

Elle se promenait parmi les invités en sirotant un Coca-Cola glacé et, s'efforçant de sourire, elle s'arrêtait de temps à autre pour échanger de menus propos avec des amis de ses parents, dans l'espoir qu'ils ne s'aperçoivent pas de son inquiétude. Elle scrutait la foule : son frère était en retard à sa propre fête.

Frankie idolâtrait son frère aîné, Finley. Avec leurs deux ans d'écart, ils avaient toujours été inséparables, deux gamins aux cheveux noirs et aux yeux bleus qui passaient leurs étés californiens à faire du vélo sans surveillance d'un bout à l'autre de la paisible île de Coronado, rentrant rarement chez eux avant la tombée de la nuit.

Mais là où il s'apprêtait à partir, elle ne pouvait le suivre.

Le vrombissement d'un moteur de voiture troubla la tranquillité de la fête, et des klaxons retentirent en rafale.

Frankie vit sa mère tressaillir. Bette McGrath détestait tout ce qui était ostentatoire ou vulgaire, et elle n'appréciait assurément pas qu'on annonce sa présence à coups de klaxon.

Quelques instants plus tard, le portail de derrière s'ouvrait brusquement, livrant passage à Finley, son

beau visage tout rouge, une boucle de cheveux noirs pendant sur son front. Son meilleur ami, Rye Walsh, le tenait par la taille, mais aucun des deux ne semblait bien campé sur ses jambes. Tandis qu'ils riaient, ivres, en se soutenant mutuellement, d'autres amis arrivèrent derrière eux d'un pas titubant.

Impeccable dans sa robe fourreau noire, avec ses cheveux relevés en un chignon impérial, la mère de Frankie se dirigea vers le groupe de jeunes hommes et jeunes femmes hilares. Elle portait les perles que sa grand-mère lui avait léguées, rappelant avec subtilité que Bette McGrath avait autrefois été Bette Alexander, de la famille Alexander de Newport Beach¹.

— Mes garçons, dit-elle de sa voix posée de professeur de savoir-vivre. Quel bonheur de vous voir enfin là.

Finley s'écarta de Rye en trébuchant et essaya de se redresser.

Le père de Frankie fit un signe de la main au groupe et la musique s'arrêta, cédant brusquement la place aux bruits habituels de l'île de Coronado un soir de fin de printemps : le murmure rauque de l'océan, le bruissement des feuilles de palmier, les aboiements d'un chien dans la rue ou sur la plage. Il s'avança à grands pas dans son costume noir sur mesure, sa chemise blanche immaculée et sa cravate noire, une cigarette dans une main et un manhattan dans l'autre. Avec ses cheveux d'ébène ras et sa mâchoire carrée, il avait un peu l'air d'un ancien boxeur qui aurait fait fortune et appris à bien s'habiller, ce qui n'était pas si loin de la vérité. Même au milieu de cette foule de gens beaux et élégants, sa femme et lui se démarquaient : ils respiraient la réussite. Elle était

1. Quartier résidentiel très chic de l'agglomération de Los Angeles. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

une vieille fortune et avait toujours été au sommet de l'échelle sociale ; lui avait gravi les échelons pour se tenir avec assurance à côté d'elle.

— Chers amis, parents, jeunes diplômés, lança le père de sa voix tonnante.

Durant l'enfance de Frankie, il avait gardé un léger accent irlandais, mais il avait fait beaucoup d'efforts pour l'éliminer. Il mettait souvent en avant sa mythologie personnelle d'immigré, une histoire de réussite à la force du poignet et de dur labeur. Il évoquait rarement la chance et l'opportunité qui s'étaient offertes à lui quand il avait épousé la fille de son patron, mais tout le monde le savait. Et tous savaient aussi qu'après la mort des parents de celle-ci, le père de Frankie avait plus que triplé leur fortune grâce à son empressement à faire prospérer l'immobilier californien.

Il prit sa mince épouse par la taille et la serra contre lui autant qu'elle le permettait en public.

— Merci d'être venus nous aider à souhaiter bon voyage à notre fils, Finley. Fini les passages au commissariat de Coronado à 2 heures du matin pour payer sa caution après une ridicule course de voitures.

Il y eut quelques rires. Tous les convives savaient par quel chemin tortueux Finley était arrivé à l'âge adulte. D'aussi loin que Frankie s'en souvint, il avait toujours été très apprécié, un enfant terrible capable d'attendrir les cœurs les plus durs. Les gens riaient de ses blagues, les filles le suivaient partout. Tout le monde aimait Finley, mais la plupart s'accordaient à dire qu'il était intenable. Il avait redoublé une classe à l'école primaire, en raison de son comportement agité. Il était parfois irrespectueux à l'église, et il aimait les filles qui portaient des jupes courtes et avaient des cigarettes dans leur sac à main.

Quand les rires cessèrent, le père de Frankie poursuivit :

— Un toast à Finley et sa grande aventure. Nous sommes fiers de toi, mon fils !

Des serveurs apparurent avec des bouteilles de Dom Pérignon et resservirent du champagne. Le tintement des verres résonna de toutes parts. Les convives entourèrent Finley ; les hommes lui donnaient des tapes de félicitations dans le dos. De jeunes femmes s'approchèrent en jouant des coudes, se disputant son attention.

Le père de Frankie fit un nouveau signe à l'attention du groupe et la musique reprit.

Se sentant délaissée, Frankie rentra dans la maison et traversa la vaste cuisine, où les traiteurs s'affairaient à disposer des canapés sur des plateaux.

Elle se glissa dans le bureau de son père, son lieu favori quand elle était enfant. De gros fauteuils en cuir capitonnés avec repose-pieds, deux murs de livres, un énorme bureau. Elle alluma la lumière. Il flottait dans la pièce une odeur de vieux cuir et de cigare, avec une pointe d'après-rasage de qualité. Des piles bien rangées de permis de construire et de plans architecturaux reposaient sur le bureau.

Un mur entier de la pièce était consacré à l'histoire de leur famille. Des photos encadrées que la mère de Frankie avait héritées de ses parents et même quelques-unes que son père avait rapportées d'Irlande. Il y en avait une de l'arrière-grand-père McGrath, dans son uniforme de soldat, au garde-à-vous devant l'objectif. À côté de celle-ci se trouvait une médaille de guerre encadrée que Francis, le grand-père de Frankie, avait reçue durant la Première Guerre mondiale. La photo du mariage de ses parents était placée entre le Purple

Heart¹ encadré de son grand-père Alexander et une coupure de presse sur laquelle figurait une photo du navire à bord duquel il avait servi, à son retour au port à la fin de la guerre. Il n’y avait aucune photo de son père en uniforme. À la grande honte de celui-ci, il avait été réformé et jugé inapte au service militaire. C’était une chose qu’il déplorait en privé, auprès de sa famille seulement, et seulement quand il avait bu. Après la guerre, il avait convaincu le grand-père Alexander de construire des logements abordables à San Diego pour les vétérans. Il disait que c’était sa contribution à l’effort de guerre, et cela avait été un immense succès. Dans les conversations, le père de Frankie montrait toujours un tel patriotisme militaire que tout le monde à Coronado semblait avoir oublié qu’il n’avait pas servi. Au mur ne figurait aucune photo de ses enfants, pas encore. Il fallait mériter sa place.

Frankie entendit la porte s’ouvrir doucement derrière elle.

— Oh, je suis désolé. Je ne voulais pas te déranger.

Elle se retourna et vit Rye Walsh dans l’encadrement de la porte. Il tenait un cocktail dans une main et un paquet de cigarettes Old Gold dans l’autre. Il cherchait visiblement un endroit tranquille pour fumer.

— Je me cache de la fête, dit-elle. Je ne suis pas trop d’humeur à ça.

Il laissa la porte ouverte derrière lui.

— Je faisais la même chose, je crois. Tu te souviens sans doute pas de moi...

— Joseph Ryerson Walsh. On te surnomme Rye. Comme le whiskey de seigle, dit Frankie en essayant de sourire – c’était ainsi qu’il s’était présenté à elle l’été

1. Médaille militaire décernée aux blessés de guerre. (*N.d.T.*)

précédent. Pourquoi est-ce que tu te caches ? Finn et toi, vous êtes comme les deux doigts de la main. Et vous adorez tous les deux les belles fêtes.

Il s'approcha et le cœur de Frankie eut un étrange petit soubresaut. Rye lui faisait cet effet depuis leur première rencontre, mais ils n'avaient jamais vraiment parlé. Elle ne savait pas quoi lui dire maintenant, elle se sentait un peu perdue. Seule.

— Il va me manquer, dit-il doucement.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux et se détourna rapidement, face au mur commémoratif. Il vint à côté d'elle. Ils contemplèrent les photos et les souvenirs de famille. Des hommes en uniforme, des femmes en robe de mariée, des médailles pour bravoure ou blessure, un drapeau américain plié en triangle et encadré qui avait été donné à sa grand-mère paternelle.

— Comment ça se fait qu'il n'y a aucune photo de femmes, mis à part en mariées ? demanda Rye.

— C'est un mur dédié aux héros. Pour rendre hommage aux sacrifices que notre famille a faits pour notre pays.

Il alluma une cigarette.

— Les femmes peuvent aussi être des héros.

Frankie eut un petit rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Elle se tourna vers lui et essuya ses larmes.

— Je... eh bien... tu ne veux quand même pas dire...

— Si, dit-il en la dévisageant.

Jamais un homme ne l'avait regardée ainsi, aussi intensément. Elle en eut le souffle coupé.

— Je suis sérieux, Frankie. On est en 1966. Le monde est en train de changer.

Quelques heures plus tard, quand les invités eurent commencé à prendre poliment congé, Frankie pensait toujours à Rye et à ce qu'il lui avait dit.

Les femmes peuvent aussi être des héros.

Personne ne lui avait jamais dit une chose pareille. Ni ses profs à Sainte-Bernadette, ni ses parents. Ni même Finley. Pourquoi n'avait-elle jamais envisagé qu'une fille ou une femme puisse avoir une place sur le mur du bureau de son père pour avoir accompli un acte héroïque ou important, qu'une femme puisse inventer quelque chose, faire une découverte ou être infirmière sur le champ de bataille et sauver des vies ?

Cette pensée était comme un séisme, un bouleversement de sa vision préservée du monde et d'elle-même. Depuis des années, les sœurs, ses profs et sa mère lui disaient que le métier d'infirmière était parfait pour une femme.

Prof. Infirmière. Secrétaire. C'étaient là des ave-nirs acceptables pour une fille comme elle. Pas plus tard que la semaine précédente, sa mère avait écouté Frankie parler de ses difficultés en biologie avancée et dit avec douceur : « Qui s'intéresse aux grenouilles, Frances ? Tu seras seulement infirmière jusqu'à ce que tu te maries. D'ailleurs, il est temps que tu commences à y songer. Arrête de te presser de finir tes études, ralentis. On se fiche que tu obtiennes vite ton diplôme. Il faut que tu aies plus de rendez-vous galants. » On avait inculqué à Frankie que son rôle était d'être une bonne mère au foyer, d'avoir des enfants bien élevés et une maison bien tenue. Dans son lycée catholique, elles avaient passé des journées entières à apprendre comment repasser une boutonnière à la perfection, comment plier précisément une serviette de table, comment dresser une table élégante. À l'École supérieure

pour femmes de San Diego, il y avait peu de place pour la rébellion parmi ses camarades de classe et ses amies. Les filles plaisantaient à l'idée qu'elles préparaient leur « diplôme d'épouse ». Elle-même n'avait pas réfléchi longtemps avant de choisir de faire des études d'infirmière. Tout ce qui lui avait vraiment importé, c'était d'obtenir de bonnes notes et de rendre ses parents fiers.

Alors que les musiciens rangeaient leurs instruments et que les serveurs commençaient à débarrasser les verres vides, Frankie envoya valser ses sandales, sortit du jardin et traversa Ocean Boulevard, cette large avenue goudronnée qui séparait la maison de ses parents de la plage.

Le sable doré de Coronado Beach s'étendit devant elle. À sa gauche se dressait le célèbre Hotel del Coronado tandis qu'à sa droite se trouvait la base aéronavale de North Island, récemment reconnue comme le berceau de l'aéronavale.

Une fraîche brise nocturne tentait de soulever sa coupe au carré bouffante, mais elle ne faisait pas le poids face à la couche de laque qui maintenait chaque mèche en place.

Frankie s'assit dans le sable frais, entoura de ses bras ses jambes repliées et contempla les vagues. Une pleine lune était juchée dans le ciel. Non loin, un feu de joie jetait des lueurs orange, et une odeur de fumée flottait dans l'air nocturne.

Comment une femme s'y prenait-elle pour déployer ses ailes ? Comment commençait-on un voyage quand personne ne vous y invitait ? C'était facile pour Finley : le chemin avait été tout tracé pour lui. Il devait faire comme tous les hommes McGrath et Alexander avant lui : servir son pays avec honneur puis reprendre l'entreprise

immobilière familiale. Personne n'avait jamais suggéré un autre avenir à Frankie que le mariage et la maternité.

Elle entendit des rires derrière elle, puis des personnes qui accouraient. Une jeune femme blonde enleva ses chaussures au bord de l'eau et se jeta dans les vagues. Rye la suivit en riant, sans même se donner la peine de se déchausser. Quelqu'un chantait *Walk Like a Man* d'une voix fausse.

Finley s'assit lourdement à côté de Frankie et se cogna contre elle en vacillant.

— Tu étais où toute la soirée, ma belle ? Tu m'as manqué.

— Salut, Finn, dit-elle doucement.

Elle se blottit contre lui et se souvint de leurs vies sur cette plage. Enfants, ils y avaient bâti des châteaux de sable élaborés et acheté des esquimaux au camion à glaces qui sillonnait Ocean Boulevard durant l'été avec un bruit de ferraille. Ils avaient passé de longues heures sur leurs planches de surf, les pieds pendant de chaque côté, à discuter sous le soleil chaud en attendant la bonne vague, partageant leurs plus intimes secrets.

Ensemble, toujours. En meilleurs amis.

Elle savait ce dont Finn avait besoin maintenant : qu'elle lui dise qu'elle était fière de lui puis qu'elle le congédie d'un sourire, mais elle en était incapable. Ils ne s'étaient jamais menti l'un à l'autre. Ça ne semblait pas être le moment de commencer.

— Finn, tu es sûr que tu dois aller au Vietnam ?

— Ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays.

Frankie soupira. Finley et elle avaient idolâtré le président Kennedy. Ses paroles avaient du sens pour eux, aussi comment pouvait-elle les contester ?

— Je sais, mais...

— C'est pas dangereux, Frankie. Fais-moi confiance. Je suis un diplômé de l'École navale, un officier avec une mission pépère sur un bateau. Je serai de retour très vite. J'aurai à peine le temps de te manquer.

Tout le monde disait la même chose : le communisme était un fléau qu'il fallait endiguer en ces années de guerre froide. Une période dangereuse. Si un grand homme comme le président Kennedy pouvait se faire tirer dessus en plein jour par un rouge à Dallas, comment le reste des Américains pouvaient-ils se sentir en sécurité ? On ne pouvait laisser le communisme prospérer en Asie, et c'était au Vietnam qu'il fallait l'arrêter.

Le journal télévisé du soir montrait des soldats souriants qui marchaient en groupes à travers la jungle vietnamienne en levant le pouce à l'attention de la caméra. Pas d'effusion de sang.

Finley lui passa le bras autour des épaules.

— Tu vas me manquer, Crevette, dit-il.

À sa voix étranglée, elle sut qu'il avait peur de partir.

Le lui avait-il caché pendant tout ce temps, ou se l'était-il caché à lui-même ?

Tout à coup, elle fut saisie par la peur et l'inquiétude qu'elle s'était efforcée toute la soirée de réprimer, d'ignorer. Soudain trop fortes pour être contenues. Elle ne pouvait plus faire mine de rien à présent.

Son frère partait à la guerre.

2

DURANT LES SIX MOIS SUIVANTS, Frankie écrivit à son frère chaque dimanche après la messe. En retour, elle recevait des lettres drôles décrivant sa vie à bord du bateau et les bouffonneries de ses collègues matelots. Il lui envoyait des photos pittoresques de jungles vertes luxuriantes, de mers turquoise et de plages au sable couleur de sel. Il lui racontait les fêtes à l'O Club et dans les bars perchés sur les toits de Saigon, la venue de célébrités pour divertir les troupes.

En son absence, Frankie avait augmenté son volume de cours et obtenu son diplôme en avance, avec mention. En tant qu'infirmière fraîchement agréée, elle décrocha son tout premier emploi, un poste de nuit dans un petit hôpital situé non loin, à San Diego. Elle avait aussi commencé à songer à partir de chez ses parents et à prendre un appartement à elle, un rêve dont elle avait fait part à Finley dans une lettre la semaine précédente. *Réfléchis-y, Finn. Toi et moi installés dans un petit appart près de la plage. Peut-être à Santa Monica. Qu'est-ce qu'on pourrait s'amuser...*

À présent, en cette fraîche soirée de la fin novembre, le calme régnait dans les couloirs de l'hôpital. Vêtue de son uniforme blanc amidonné et d'une coiffe d'infirmière épinglée sur son carré bouffant laqué, Frankie marchait derrière l'infirmière de nuit en chef, qui la conduisait dans une chambre individuelle où il n'y avait ni fleurs ni visiteurs, et où une jeune femme dormait. L'infirmière en chef expliquait à Frankie – une fois de plus – comment faire son travail.

— Une lycéenne de Sainte-Anne, dit la cheffe, puis elle articula en silence « bébé », comme si le mot lui-même était un péché.

Frankie savait que Sainte-Anne était le foyer local pour mères célibataires, mais c'était là une chose dont personne ne parlait jamais : les filles qui quittaient le lycée du jour au lendemain et revenaient des mois plus tard, plus silencieuses et l'air esseulées.

— Son goutte-à-goutte est presque vide. Je pourrais...

— Pour l'amour du ciel, mademoiselle McGrath, vous savez que vous n'êtes pas prête pour ça. Vous êtes ici depuis combien de temps ? Une semaine ?

— Deux, madame. Et je suis infirmière agréée. Mes notes...

— M'importent peu. Ce sont les compétences cliniques qui m'intéressent, et vous en avez peu. Votre travail, c'est de vérifier les bassins hygiéniques, de remplir les cruches d'eau, d'aider les patients à aller aux toilettes. Quand vous serez prête à faire autre chose, je vous en informerai.

Frankie soupira en silence. Elle n'avait pas passé tant de longues heures épuisantes dans des box de bibliothèque et obtenu son diplôme d'infirmière en avance juste pour changer des bassins hygiéniques et taper des oreillers. Comment allait-elle acquérir le savoir-faire

dont elle avait besoin pour décrocher un emploi dans un hôpital de premier ordre ?

— Contrôlez et notez le niveau de toutes les perfusions. J'ai besoin de ces informations au plus vite. Allez.

Frankie hocha la tête et commença sa tournée nocturne de chambre en chambre.

Il était près de 3 heures du matin quand elle arriva à la 107.

Elle ouvrit doucement la porte, car elle détestait réveiller un patient si elle pouvait l'éviter.

— Vous êtes venue voir la galerie des monstres ?

Frankie s'arrêta, ne sachant trop quoi faire.

— Je peux revenir...

— Restez. S'il vous plaît.

Frankie ferma la porte derrière elle et s'approcha du lit. Le patient était un jeune homme aux longs cheveux blonds hirsutes et au visage pâle et fin. Une mince moustache brun-blond surmontait sa lèvre supérieure. Il avait l'air d'un de ces ados qui surfaient sur les rouleaux de Trestles, abstraction faite du fauteuil roulant dans le coin de la pièce.

Elle distingua le contour de ses jambes, ou plutôt de sa jambe, sous le drap blanc.

— Vous pouvez regarder, dit-il. C'est impossible de ne pas le faire. Qui ne regarderait pas une voiture accidentée ?

— Je vous dérange, dit-elle en reculant d'un pas pour tourner les talons.

— Ne partez pas. On va m'envoyer dans un service psychiatrique pour avoir tenté de me suicider. Une hospitalisation sans consentement, ou une connerie du genre. Comme s'ils savaient ce que j'avais en tête. En tout cas, vous êtes peut-être la dernière personne saine d'esprit que je vois avant un moment.

Frankie s'approcha prudemment, contrôla sa perfusion, nota ses observations sur le dossier médical du patient.

— J'aurais dû me servir de mon flingue, dit-il.

Frankie ne savait pas quoi répondre. Elle n'avait jamais rencontré personne qui ait tenté de se suicider. Il semblait impoli de demander pourquoi, mais tout aussi impoli de garder le silence.

— J'ai tenu trois cent quarante jours là-bas. Je me croyais tiré d'affaire. C'est pas bon. De se croire sur le départ.

Devant le trouble évident de Frankie, il précisa :

— Au Vietnam.

Il soupira.

— Ma copine, Jilly, elle est restée avec moi, elle m'écrivait des lettres d'amour, jusqu'à ce que je marche sur cette saleté de mine et que je perde une jambe, dit-il en baissant les yeux. Elle m'a dit que je m'habituerai et qu'il faut laisser le temps faire son travail. J'essaye...

— Votre copine vous a dit ça ?

— Sûrement pas. Non, c'était une infirmière du Douzième Hôpital d'évac. C'est grâce à elle que j'ai tenu le coup. Elle restait assise près de moi pendant que je pétais les plombs.

Il regarda Frankie et lui prit la main.

— Vous voulez bien rester jusqu'à ce que je m'endorsme, mademoiselle ? Je fais des cauchemars...

— Bien sûr, soldat. Je ne partirai nulle part.

Frankie lui tenait toujours la main quand il s'endormit. Elle ne put s'empêcher de penser à Finley et aux lettres qu'il lui écrivait chaque semaine, pleines d'histoires drôles et de descriptions de beaux paysages. *Si tu voyais les soies et les bijoux ici, ma belle. Maman n'arrêterait pas de faire les boutiques. Et bon Dieu, on peut dire que les marins savent faire la fête !* Il lui répétait sans cesse que la

guerre touchait à sa fin. Walter Cronkite disait la même chose au journal du soir.

Mais la guerre continuait.

Et des hommes mouraient. Et perdaient leurs jambes, apparemment.

Une infirmière du Douzième Hôpital d'évac. C'est grâce à elle que j'ai tenu le coup.

Frankie n'avait jamais songé qu'il y avait des infirmières au Vietnam. Les journaux n'évoquaient jamais aucune femme. Personne ne parlait des femmes à la guerre.

Les femmes peuvent aussi être des héros.

Cela éveilla chez Frankie un sentiment de renaissance, fit émerger une ambition et une audace nouvelles.

— Je pourrais servir mon pays, dit-elle à l'homme dont elle tenait la main.

C'était une pensée révolutionnaire, effrayante, exaltante.

Mais le pouvait-elle ? Vraiment ?

Comment savoir si l'on avait la force et le cran pour une chose pareille ? Surtout quand on avait été élevée pour être une dame, quand notre courage n'avait jamais été mis à l'épreuve.

Elle laissa cette idée faire son chemin, ferma les yeux, s'imagina annoncer à ses parents qu'elle s'était engagée dans la marine et allait partir au Vietnam, écrire une lettre à Finley : *Roulement de tambour, s'il vous plaît, je me suis engagée dans la marine et je vais m'embarquer pour le Vietnam ! À bientôt !*

Si elle le faisait maintenant, ils pourraient être là-bas ensemble. Au Vietnam.

Elle pourrait gagner sa place sur le mur des héros, et pas pour avoir fait un bon mariage. Pour avoir sauvé des vies en temps de guerre.